

La religieuse avait fermé son livre et disait son chapelet.

—Ma sœur, lui dit Paule, excusez-moi de troubler votre prière, mais j'ai à vous demander si nous n'arriverons pas bientôt ?

—Si, si, bientôt, ayez encore un peu de patience.

—Le temps ne vous paraît pas aussi long qu'à moi, ma sœur ; il me semble que nous avons fait beaucoup plus que huit lieues.

—C'est vrai ; je ne vous ai pas dit au juste la distance ; mais soyez tranquille, nous arriverons.

—Sans doute, seulement...

—Est-ce que vous vous sentez fatiguée ?

—Un peu ; mais je ne vous le cache pas, je suis en ce moment plus inquiète que fatiguée.

—Que vous êtes enfant ! fit la religieuse.

Et elle se remit tranquillement à égrener son chapelet.

Une heure s'écoula encore. La nuit était venue et les chevaux trottaient toujours, aiguillonnés souvent par la mèche du fouet.

L'inquiétude de la jeune femme allait toujours en augmentant ; elle était agitée, frémissante, et commençait à se demander si elle n'était pas tombée dans un piège. Elle pensa à M. de Miray et malgré elle un cri s'échappa de sa poitrine.

—Qu'avez-vous ? lui demanda la religieuse.

—Rien, répondit-elle, j'attends.

—Vous attendez ?

—Que nous arrivions.

Paule voulait paraître calme, mais sa voix était devenue tremblante.

—Elle se doute de quelque chose, pensa la religieuse.

A ce moment, on traversait un bois. La voiture s'arrêta. Paule voulut ouvrir la portière ; elle était fermée à clef.

—Nous ne sommes pas arrivées, dit la religieuse.

—Pourquoi s'arrête-t-on, alors ?

—Il y a des réglemens de police auxquels on doit se conformer ; le cocher allume ses lanternes.

C'était vrai, le cocher allumait ses lanternes, précaution nécessaire, car des gendarmes en tournée pouvaient être rencontrés. Mais le cocher s'était surtout arrêté pour permettre à un homme, qui attendait à cet endroit de la route, de monter sur son siège. Dans cet homme, nous reconnaissons le personnage qui s'était fait appeler Julien Forestier à Bel-lombe, le soi-disant ingénieur de la compagnie des chemins de fer économiques.

La veille, le faux ingénieur avait quitté Bello nbe précipitamment, disant qu'il était rappelé à Paris par son directeur. Il avait pris la voiture de Belley et c'était à Belley, probablement, qu'il avait laissé ses bagages dans un hôtel.

Les chevaux repartirent au petit trot et, au bout d'un quart d'heure ils s'arrêtèrent de nouveau. Les pauvres bêtes n'en pouvaient plus.

La comtesse regarda la portière. On n'était pas encore sorti du bois. A la lumière des lanternes, elle vit le cocher dételer ses chevaux et les remplacer par deux autres avec l'aide de l'homme qui les avait amenés.

—Un relai ! fit la comtesse avec stupeur.

Cette fois, ses doutes se cristallisèrent en certitude, elle était tombée dans un piège. Toutefois, elle ne perdit point son sang-froid, et la colère qui s'empara d'elle aussitôt domina sa terreur.

Elle saisit violemment le bras de la religieuse.

—Vous m'avez trompée, lui dit-elle d'une voix terrible, l'habit que vous portez est un déguisement, vous n'êtes pas une religieuse, vous êtes une misérable, une lâche coquine ! Où me conduisez-vous, dites ? Où me conduisez-vous ?

—Vous le saurez quand vous y serez, répondit brutalement la femme, dont la voix et l'attitude venaient de changer subitement.

—Infâme ! infâme ! s'écria Paule en la secouant avec fureur.

—Laissez-moi, maie, laissez-moi donc, vous me faites mal.

—Vipère, je voudrais t'écraser la tête !

—Il faudrait d'abord que vous en eussiez la force, répliqua la fausse religieuse d'un ton ironique.

—Tu as raison, misérable femme, ce serait sottise d'user mes forces contre toi, je dois les conserver pour me défendre contre un autre misérable plus redoutable. Tiens, je te laisse, je ne veux pas plus longtemps me salir les mains.

—A votre aise, madame la comtesse ! fit la femme railleuse.

Et un rire strident éclata entre ses lèvres.

—Je m'éloigne de toi, reprit Paule, je ne veux plus te toucher ni t'approcher ; ton contact me donne le frisson, me fait frémir dans tout mon être d'horreur et de dégoût !

—Dites donc que vous avez peur, riposta la femme en ricanant, et que c'est la peur qui vous donne le frisson et vous fait frémir ; pourtant vous n'avez rien à craindre, on ne vous veut pas de mal, au contraire.

—Ce sont les lâches qui ont peur, et je ne suis pas lâche, moi, vous en aurez la preuve. Allez, je sais qui est votre maître, et ce qu'il veut ; ce qu'il espère, je le sais également ; mais qu'il prenne garde, et vous aussi, misérable, prenez garde !... Le ciel se lasse, à la fin, et la justice de Dieu a des châtimens épouvantables pour les infâmes.

La chaise de poste, emportée par les nouveaux chevaux, roulait avec une vitesse vertigineuse.

La comtesse essaya encore d'ouvrir la portière. Voyant que tous ses efforts étaient inutiles, au risque de se blesser, elle lança un coup de poing dans la vitre qui vola en éclats. Alors de toutes ses forces elle se mit à crier :

—A moi ! à moi ! Au secours ! au secours !

Mais la route était déserte, sa voix ne pouvait être entendue.

—Mais vous êtes folle de crier ainsi, lui dit la fausse religieuse.

Et la saisissant par les épaules, elle la tira en arrière et essaya de la terrasser. Mais elle avait compté sans la colère et le désespoir qui décuplaient les forces de la convalescente. Ce fut elle qui fut renversée au fond de la voiture, et Paule se remit à appeler :

—Au secours, au secours !

La chaise de poste s'arrêta.

La comtesse crut qu'elle avait été entendue, qu'elle allait être délivrée. Elle cria encore :

—A moi ! à moi !

Un homme parut à la portière, un homme que Paule ne connaissait pas. Elle poussa un cri de joie, car cet inconnu ne pouvait être qu'un défenseur, son libérateur.

—Sauvez-moi, monsieur, sauvez-moi ! exclama-t-elle.

L'homme ouvrit la portière. La jeune femme voulut s'élan-cer hors de la voiture ; mais celui qu'elle avait pris pour un libérateur la repoussa avec violence et lui dit d'une voix sourde :

—Vos cris sont inutiles, personne ne viendra à votre secours, taisez-vous donc. Si nous est recommandé d'avoir pour vous les plus grands ménagements, mais notre sûreté avant tout ; si vous faites encore entendre votre voix, nous serons forcés de vous baillonner et, c'il le faut, de vous garrotter ; vous voilà avertie, tenez-vous tranquille.

La comtesse était terrifiée.

L'homme ferma la portière, fit jouer un ressort et un épais panneau de bois vint s'adapter contre le carreau brisé. La même opération fut faite de l'autre côté du véhicule, et la comtesse et la fausse religieuse se trouvèrent dans une obscurité complète.

L'homme, qui s'appelait de son vrai nom Bargoin, remonta sur le siège et la chaise de poste repartit à fond de train.

Paule, sous le coup de la terrible menace qui venait de lui être faite, restait immobile, comme pétrifiée. Au bout d'un instant, cependant, elle parvint à ressaisir sa pensée et put réfléchir.

Ainsi la fausse religieuse, qui avait si bien joué son rôle qu'elle était tombée dans le piège sans avoir eu seulement un soupçon, cette misérable femme avait avec elle deux compli-